

SOMMAIRE

<i>Présentation</i> : PROMESSES D'UNE SOCIOLOGIE SACREE ?	3
Une histoire oubliée : le collège de sociologie <i>par Gérard FABRE</i>	9
Esquisse d'une vision na (t) ive des mondes <i>par Jean-Luc BOILLEAU</i>	41
Questions à Jean-Luc BOILLEAU <i>par Alain CAILLE</i>	67
Modèle holiste de l'évènement de la vérité (parabole) <i>par Enrico R. VACCHINI</i>	71
* * * * *	
AUTOUR DE KARL POLANYI (fin) Pauvreté, risque et société <i>par Bernard Gazier</i>	99
Dichotomie ou totalité ? Les vues de Polanyi sur l'homme et la société. <i>par Gérald BERTHOUD</i>	115
* * * * *	
L'économique, un fantasme, ou bien... ? <i>Correspondance entre : Jean-Paul EXBRAYAT, Aldo HAESLER, Jean-Luc LASCAR et Alain CAILLE</i>	139
Lettre au MAUSS <i>Par Odette BARTOLI</i>	157
« Introduction à une théorie générale du symbolisme » de Michel FREITAG <i>Par Alain CAILLE</i>	160

Ce fichier constitue la version numérique du *Bulletin du MAUSS* n° 19
Numérisation réalisée en 2014 par INGED, L'Ingénierie éditoriale,
76840 Hénouville, avec le concours du Centre national du Livre (CNL).
ISBN numérique : 978-2-914819-59-5



Édition originale : septembre 1986
N° d'inscription à la commission paritaire : 64558
ISSN : 0294-4278
Dépôt légal : 48612

PRÉSENTATION

PROMESSES D'UNE SOCIOLOGIE SACRÉE

C'est presque honteux à dire, mais ce numéro n'a été en aucune manière prémédité (il est vrai que les précédents ne l'étaient pas beaucoup plus). À la fin du printemps dernier, nous sont parvenus trois textes substantiels qui, chacun à sa manière, posent la question du sacré et de la connaissance mystique, à moins que ce ne soit celle de la dimension sacrée de la vérité. Presque honteux à dire puisqu'il y a longtemps que le MAUSS aurait dû s'intéresser à ce qui constitue l'autre versant par excellence du domaine de l'utilité, de la positivité et du fonctionnel, à savoir le sacré, voire le mystique. Il est vrai que cet autre versant n'a pas bonne presse, et surtout pas dans les milieux qui se piquent de science, fût-elle tout modestement « sociale ». N'est-ce pas ce versant obscur et impalpable qu'il a fallu abandonner, définitivement et sans espoir de retour, pour pouvoir édifier enfin les humbles mais solides, « fiables » clartés positives que nous offre la science moderne ? Les auteurs qui écrivent dans le Bulletin du MAUSS, formés eux aussi, comme tout le monde, aux contraintes et interdits de la pensée scientifique, ne peuvent pas ne pas rester méfiants vis-à-vis de ces domaines sulfureux. Agnostiques, revenus de toutes les idéologies, ou presque, c'est d'un surcroît de clarté et de raison, d'une Raison enfin rationnelle parce qu'elle aurait su penser ses propres limites, et non d'un quelconque retour à l'ineffable, l'informulable et l'indéterminé, qu'ils attendent leur salut propre et celui du monde. Pourtant, à y réfléchir, leur position, notre position, ne laisse pas que d'être quelque peu inconfortable. Il est en effet difficile de se livrer à la critique de l'imaginaire utilitariste et du règne de la raison rationaliste, celle qui fonctionne à la dichotomie généralisée et, plus particulièrement, à la dichotomie des faits et des valeurs, du réel et du sens, en affectant d'ignorer que cette critique a déjà été menée, parfois depuis au moins deux millénaires, dans le cadre des grandes religions universalistes. À moins que ce n'ait

été, contre elles, une critique alimentée par des courants toujours vaincus. Mais cette critique, dira-t-on, n'était pas rationnelle. Posant que la vérité n'existe pas, ou bien qu'elle se tient en deçà ou au-delà des mots et du logos, elle n'a, par hypothèse, rien à nous dire. Pas rationnelle ? C'est vite dit. Le taoïsme, le bouddhisme ou le samkhia-yoga sont-ils des irrationalismes, ou des hyper-rationalismes, des rationalismes complexes, voire hypercomplexes, pour parler comme Edgar Morin ? Bien malin qui en décidera. À tout le moins convient-il d'y aller voir d'un peu plus près.

Disons les choses différemment. Aussi longtemps qu'elle a existé, la sociologie a tenu le discours inverse de celui de l'économie politique. Au fantasme de l'engendrement rationnel de la société par elle-même et les individus, que met en scène l'économie politique, elle opposait cette opacité autour de laquelle se noue le lien social. L'opacité de ce qui ne saurait se réduire aux actions rationnelles de sujets isolés, de ce qui est su sans l'être, ou méconnu dans la docte ignorance, l'opacité de l'inquestionnable, autrement dit du sacré. La sociologie n'a jamais été qu'une longue (et rarement avortée) réflexion sur le sacré. Le sacré qui caractérise les valeurs ultimes, non fondables en Raison, de la Wertrationalität wébérienne, comme les préceptes immémoriaux de l'action traditionnelle du même Weber. La sacralité constitutive, chez Durkheim, de la conscience collective et donc de la société considérée en tant que telle. Que cette réflexion se soit vite heurtée à des limites infranchissables n'est, au fond, pas surprenant. Comment penser dans l'ordre de la positivité ce qui prétend lui échapper ? À tenter (comme Durkheim, notamment, dans « Les formes élémentaires de la vie religieuse », et comme Mauss et Durkheim, dans « De quelques formes de classifications primitives ») de rendre compte scientifiquement de la production de la pensée sauvage, « irrationnelle », la science découvre que ses fondements ne sont pas foncièrement différents, pas moins irrationnels que ceux de ces pensées étranges qu'elle entend subsumer. Elle se perçoit soudain elle-même contaminée par cette part de sacré et d'inquestionnable qu'elle se faisait fort de réduire à néant. Plus grave encore, peut-être. Si la sociologie, comme c'est sa vocation, désire ne pas rester purement spéculative, participer activement aux débats de son temps, énoncer des valeurs au nom desquelles la

société puisse s'autoinstituier, il lui faudra désormais le faire dans la pleine conscience de l'arbitraire relatif (mais relativement à quoi ? Dans quelle mesure ?) des valeurs qu'elle proclame. L'économie politique survit de l'inconscience dans laquelle elle se trouve d'elle-même. Plus elle progresse, au contraire, plus elle devient consciente et plus la sociologie est menacée d'autoliquidation.

A moins, à moins, peut-être, qu'elle ne se décide à franchir le pas, à franchir les limites dont elle est née et qu'elle s'est imposées, à ne plus fuir l'interrogation métaphysique et existentielle, à dépasser l'altérité du sujet et de l'objet, puisqu'aussi bien elle se voit désormais objet d'elle-même et qu'elle perçoit de la subjectivité dans son objet. Mais franchir le pas ne va pas sans risque majeur. Il ne suffira plus d'élaborer une sociologie du sacré ou de la mystique. Il faudra devenir soi-même mystique. Et mystique sans tradition, sans dogme et sans maître. Il faudra que la sociologie devienne sociologie sacrée. C'est cette nécessité logique qu'avaient clairement perçue des lecteurs et disciples attentifs, parce que non académiques, de Mauss et Durkheim G. Bataille, R. Caillois, M. Leiris qui, juste avant la deuxième guerre mondiale fondent le Collège de Sociologie avec, pour objectif, la constitution d'une sociologie sacrée, autrement dit, d'un anti-utilitarisme radical et conséquent. À la suite de l'excellent recueil de textes présentés par D. Hollier¹ Gérard FABRE nous donne ici une très vivante et précise esquisse de la brève, mais passionnante et tourmentée, histoire de cette tentative. Tentative vite avortée, qui achoppe sur la question de la pratique plus que sur les obstacles proprement théoriques. Bataille et Caillois s'accordent sur la nécessité de s'organiser en société secrète². Mais pour Bataille, la finalité d'une telle société secrète est à rechercher principalement du côté de la mystique, de l'expérience intérieure alors qu'elle n'a de sens, aux yeux de Caillois, qu'à poser la question du pouvoir. Par la quantité, faible des textes écrits, et par sa brièveté, l'expérience du Collège de Sociologie peut faire figure d'épisode mineur de l'histoire de la sociologie. Par l'ampleur des problèmes qu'elle agitait, elle peut

1 D. Hollier, «Le Collège de Sociologie», NRF, Collection Idées, 1979.

2 Le désir de s'organiser en société secrète est une constante de l'histoire politique française, jusqu'à la 2e guerre mondiale. Cf. à la même époque, le complot synarchique.

être perçue, au contraire comme son climax. L'échec du Collège n'est peut-être rien d'autre que l'échec de la sociologie en général³.

Echec, à moins que, peut-être, la tentative si vite terminée, ne soit reprise sur d'autres bases. Il serait abusif de prétendre que les deux textes qui suivent celui de G. Fabre s'inscrivent dans la lignée du Collège de Sociologie. Ils partagent cependant avec l'inspiration de ce dernier le fait de présenter un curieux et, de prime abord fort déconcertant mélange d'aspiration à l'édification d'une sociologie générale et d'ouverture à une dimension de sacralité qui n'a que bien peu à voir avec les canons de la science. Le premier de ces deux textes, celui d'Enrico Vacchini, est le premier chapitre, fortement abrégé pour les besoins de publication dans le Bulletin du MAUSS d'un gros ouvrage inédit, intitulé « Grandeur et Déclin de la nation hippie ». Après avoir été assistant de sociologie à Caen, puis après avoir soutenu, avec R. Aron et R. Barthes une thèse de sociologie, il y a une quinzaine d'années, après « avoir » également participé à diverses expériences communautaires hippies aux États-Unis, E. Vacchini, suisse d'origine, est actuellement éboueur à New-York. On ne résume pas son texte, puisqu'il s'agit d'une longue description lyrico-phénoménologique, qui vaut par son lyrisme et sa longueur mêmes, de la jubilation extatique qui s'empare d'une cité à l'annonce de la découverte d'une vérité nouvelle, de la plus haute formule scientifique. Quel est l'intérêt d'une telle parabole ? Peut-être nul. Ou bien, peut-être de rendre sensible que la recherche et la découverte de la vérité sont au-delà de toute question d'intérêt et qu'il n'y a pas, de ce point de vue-là, de différence essentielle entre vérité religieuse, mystique ou scientifique, puisque toutes ces vérités relèvent d'une même dimension extatique. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler à une époque où on essaye de nous faire croire que la recherche de la connaissance ne procède que du seul souci des plans de carrière.

Ce n'est pas celui-ci, manifestement, qui anime Jean-Luc Boilleau. On ne fait pas carrière, aujourd'hui, en énonçant tout de go la structure de l'univers, ou, si l'on préfère, la structure de

3 Il serait intéressant de mettre en rapport l'histoire du Collège de Sociologie et celle du groupe Le Grand Jeu de René Daumal et Roger-Gilbert Leconte. Le Grand Jeu est au surréalisme et à la littérature ce que le Collège est à Durkheim et à la sociologie.

toutes les structures et les non-structures possibles. Surtout si l'on ne se réclame de rien sinon de la force de sa propre imagination, d'aucun savoir ésotérique secrètement transmis ni d'aucun gadget méthodologique. D'où un texte au statut parfaitement indéterminé, que l'on peut balayer d'un revers de main, pour cause d'impardonnable absence de sérieux, ou à la séduction duquel, au contraire, on peut être tenté de succomber. Il faut alors en jouer le jeu, le jeu de tous les grands chercheurs de structure de la structure. R. Abellio ou R. Guenon par exemple. C'est ce parti qu'adopte Alain Caillé, dans un court texte interrogatif de celui de J-L. Boilleau.

Changement de registre et retour à un questionnement plus ancien dans le Bulletin du MAUSS, avec les deux articles de Bernard Gazier et Gérard Berthoud, qui complètent le numéro précédent, consacré à l'œuvre de Karl Polanyi. B. Gazier, économiste, spécialiste des problèmes de la pauvreté, se penche sur La Grande Transformation, pour y apporter les nuances nécessaires et pour en montrer tant la modernité que les points qui paraissent aujourd'hui démodés. G. Berthoud achève (provisoirement ?) sa substantielle étude de la vision polanyienne de l'économie en se centrant plus particulièrement, cette fois, sur l'anthropologie de Polanyi. Question est-il possible d'isoler des mobiles spécifiquement économiques de l'action humaine ? Ou encore, l'économique est-il doté d'une quelconque réalité, ou bien s'agit-il d'une catégorie purement fantasmagorique, simple invention de l'imaginaire bourgeois du XXe siècle ? C'est cette question, et toutes celles, connexes, qu'elle implique, qui alimente une forte correspondance adressée au MAUSS et, plus particulièrement à Alain Caillé, par Jean-Paul Exbrayat, Aldo Haesler⁴ et Jean-Luc Lascar. Cette correspondance est ici reproduite. Alain Caillé s'efforce de répondre aux critiques et de préciser sa position. Toujours au registre de la correspondance, une lectrice corse, militante indépendantiste, demande si des lecteurs ou auteurs (et plus précisément, S. Latouche) du MAUSS pourraient l'éclairer et la tirer de la perplexité où la contradiction de divers propos théoriciens la plonge. Toutes ces lettres reçues vont en fait, chacune à

4 Ce numéro devait comporter la fin du riche texte de A. Haesler sur Simmel. Pour des raisons techniques, liées aux vacances et à la dispersion de l'équipe du MAUSS, cela n'a pas été possible. Suite et fin au prochain numéro.

sa manière, dans la même direction : Elles poussent à dépasser le stade des discussions trop étroitement académiques et à préciser les enjeux politiques et idéologiques. C'est cette même confrontation avec la question des enjeux qui s'est amorcée, à la satisfaction générale des participants, lors de la réunion tenue le 15 juin dernier dans les locaux du Collège International de Philosophie. Le prochain numéro du Bulletin du MAUSS sera largement consacré à la reproduction des interventions et des débats qui ont eu lieu ce jour-là. Celui-ci s'achève sur une note de lecture consacrée par Alain Caillé à un livre de Michel FREITAG, dont les lecteurs du MAUSS ont pu lire certains passages, tenus pour trop difficiles, ou au contraire fort appréciés selon les échos que nous avons pu recueillir, dans le numéro 16.

A.C.